

éternelle, à 150 kilomètres d'ici, limite la vue au sud ; à l'est, elle s'étend jusqu'à l'Ounyoré ; l'Albert-Nyanza s'étale au nord-est. Nous faisons notre pique-nique sur la terrasse.

18 mars. — Le redoutable Roudimi, chef de l'Oussiri, s'est enfin rallié à notre confédération. Outre 7 bovins, 7 chèvres, des ignames et du millet en ample provision, il m'amène 51 pagazi, qu'on expédie d'emblée au lac.

Maintenant nos indigènes respectent la propriété ; on n'a plus besoin de surveiller leurs porteurs. Quinze chefs ont accepté de ne pas guerroyer les uns contre les autres, de soumettre leurs griefs à notre juridiction et d'accepter nos arrêts. Résultat : les Ouavira fraternisent avec les Ouassiri, les Ballegga et les Ouahouma. Jusqu'à présent les cas qu'on nous a fournis n'étaient guère épineux, et nos décisions ont donné satisfaction.

Le camp se compose de 359 huttes et de 5 tentes, non compris le village de Kavalli, à l'extrémité méridionale duquel a surgi notre ville, qui compte parfois jusqu'à 2 000 habitants.

Les Mélingoué ayant razzie 40 têtes de bétail, Rougoudji, un de nos alliés ouahouma, le lieutenant Stairs et M. Jephson ont été dépêchés avec les compagnies 1 et 2. Ils sont revenus avec 510 bœufs. Rougoudji a reconnu son aumaille et l'a récupérée. Tous les Ouahouma sont pasteurs et bergers, mais les Ouavira se consacrent à l'agriculture.

22 mars. — Le Pacha et M. Marco ont fait visite à Mpigoué, chef des Nyamsassi, qui les a reçus fort bien et les a gratifiés de provisions en quantité considérable.

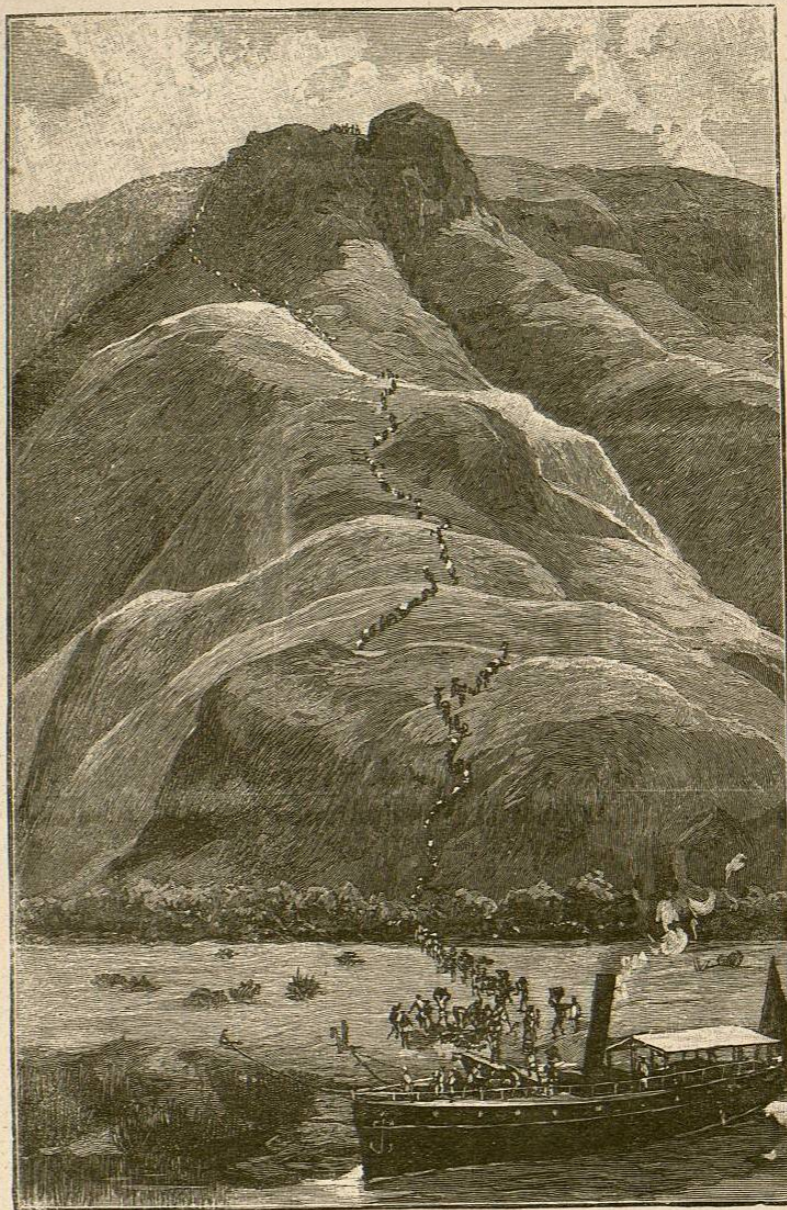
25 mars. — Plusieurs chefs nous ont envoyé des contributions en vivres pour nous remercier de représailles sur les Mélingoué.

26 mars. — Hier, dans l'après-midi, le vapeur *Nyanza* apporte le courrier de Ouadelaï, que des messagers nous transmettent ce matin.

Sélim Bey mande au Pacha qu'à son avis tous les rebelles voudront le suivre et qu'on peut les attendre au camp. Rayonnant de joie, le Pacha m'apostrophe :

« Ne vous l'avais-je pas dit ? N'avais-je pas raison ? J'étais sûr qu'ils viendraient tous !

— Nous verrons la suite de ces bonnes nouvelles. Sélim Bey



Le transport des bagages sur le plateau.

quitte notre camp le 26 février en demandant qu'on l'attende « un temps raisonnable ». La distance n'est que de cinq jours, nous lui en accordons huit. Il arrive à Ouadelaï le 4 mars. Il avait promis solennellement de s'embarquer le plus tôt possible. Pour cette opération, nous lui donnons cinq jours, parce que ces gens n'ont aucune idée du temps, et nous en ajoutons huit pour le voyage de Ouadelaï au lac. A ce compte Sélim eût dû arriver le 17 courant. Voilà que, dans ses lettres au Pacha, il annonce qu'il persiste dans ses intentions du 26 février : partir.

« Le 14 mars, Choukri Agha, commandant de Msoua, vint conférer avec vous. Le 17 il s'en retournait avec l'ordre d'abandonner la station et de nous rallier le 27.... Aujourd'hui Choukri n'a pas plus vidé Msoua que Sélim Ouadelaï. — Toutes les promesses qu'on nous a faites, violées! tous nos ordres, enfreints! Je vois combien nous avons été insensés en ajoutant quelque foi aux promesses de gens pareils; Choukri Agha, pas plus que Sélim Bey, n'a l'intention de nous suivre. Les jours s'allongent en semaines, les semaines en mois, il n'y a pas de raison pour que nous ne restions en Afrique pendant des années encore.

« Je demande encore la permission de vous faire observer, Pacha, que si j'ai des devoirs envers vous et vos gens, j'en ai d'autres envers mon Comité. Chaque mois de séjour en Afrique lui coûte dix mille francs. Des devoirs, j'en ai aussi envers mes officiers. Ils font leur carrière dans l'armée, et leur congé a expiré depuis longtemps. Il ne faut pas non plus oublier nos Zanzibari. Ils voudraient retourner dans leurs familles, et s'impatientent déjà. Et si nous avions seulement quelque preuve que Sélim Bey a vraiment l'intention de quitter l'Afrique — et je considérerais comme une preuve suffisante qu'il nous envoyât au moins deux compagnies de soldats disciplinés, — nous pourrions attendre quelques mois encore! Mais réfléchissez à ceci : du 1^{er} mai 1888 à la fin mars 1889, onze mois se sont écoulés et nous n'avons pu rassembler encore que 40 officiers et employés avec leurs familles, et il a fallu tous les porteurs disponibles du plateau pour charrier tout leur bagage à deux jours de marche. Pensez-vous que j'aie lieu de partager votre satisfaction?

« Veuillez croire que je me suis donné beaucoup de mal pour

savoir les dispositions qui animent Ouadelaï. — J'en ai appris de curieuses. Le major Aouach Effendi du 2^e bataillon, Osman Latif Effendi, Mohammed, le mécanicien, m'ont dit en confidence que ni Sélim Bey ni Fadl el-Moulla Bey ne rentreront en Égypte. Peut-être que le premier voudra s'établir dans ce district. Mais, quelles que soient leurs protestations d'amitié, je suis averti de me tenir sur mes gardes. Il n'y a que vous pour donner créance à leurs promesses. J'admets qu'après tout, votre confiance peut ne pas être trompée, mais reconnaissez que j'ai d'excellentes raisons pour suspecter les intentions de ces messieurs. Trois fois ils se sont rebellés contre vous. Ils ont capturé Jephson, ils m'ont insulté en me menaçant de leurs carabines, ils ont proclamé assez haut qu'ils avaient l'intention de s'emparer de ma personne, sitôt que je serais de retour. Mais, Pacha, laissez-moi vous dire au moins ceci : toutes les troupes de la province n'arriveraient pas à me faire prisonnier, aucun de leurs officiers ne se risquerait à portée de carabine du camp sans tomber entre mes mains !

— Mais que devrai-je leur répondre ? fit le Pacha.

— Mes officiers vous le diront eux-mêmes. Allons ! laissez-moi faire ! Je les manderai et je les interrogerai en votre présence : ils sont, tout autant que moi, impliqués dans cette affaire.

— Fort bien. »

Un messenger requit en conseil les officiers Stairs, Nelson, Jephson et Parke. Quand ils eurent pris des sièges, je leur fis ce discours :

« Messieurs, avant de vous demander la faveur de votre avis dans cette sérieuse conjoncture, laissez-moi vous résumer les faits, tels qu'ils sont parvenus à ma connaissance :

Emin Pacha a reçu un courrier de Ouadelaï. Sélim Bey, au 26 février, quittait le poste d'en bas en promettant qu'il presserait les gens désireux d'aller en Égypte. Il écrit de Ouadelaï que les vapeurs s'occupent à faire les transports de Doufilé à Ouadelaï et que, la chose faite, on pourra s'occuper aux transports de Ouadelaï à Toungourou. Après son départ toutefois, nous apprimes qu'il avait été déposé, qu'Emin Pacha et lui avaient été condamnés à mort par les officiers rebelles. Mais on nous dit aujourd'hui que ces rebelles, au nombre de dix, et que les factieux à leur suite désirent rentrer en Égypte, ce qui nous fait supposer que le parti de Sélim Bey a repris l'ascendant.

Choukri Agha, le chef de Msoua, la station la plus rapprochée de la nôtre, est venu nous voir vers la mi-mars. Le 16, jour de son départ, il apprenait que nous partirions d'ici pour Zanzibar le 10 avril au plus tard. Il s'est chargé pour Sélim Bey de lettres urgentes annonçant le fait en termes d'une clarté parfaite.

Huit jours après, nous apprenons que Choukri Agha est encore à Msoua ; il n'a encore envoyé au camp du Nyanza que des femmes et des enfants, et, cependant, lui et ses gens devraient être ici déjà, s'ils avaient réellement l'intention de nous accompagner.

Il y a un mois que Sélim Bey nous a quittés avec la promesse d'un « délai raisonnable ». Le Pacha était alors d'avis que 20 jours étaient un délai raisonnable. Cependant, nous l'avons étendu jusqu'à 44 jours avec celui que Sélim Bey a déjà dépensé. Il n'y a que la seizième partie du nombre attendu qui soit arrivée à Toungourou. Je suis tout prêt à communiquer à Emin Pacha ma décision, car vous devez savoir, messieurs, que le Pacha, après avoir reçu de Sélim Bey une « aussi encourageante nouvelle », désire connaître ma volonté ; mais j'ai préféré vous convoquer pour vous prier de répondre à ma place.

Vous n'ignorez pas que nos instructions portaient de secourir le Pacha, et de faire escorte à ceux qui voudraient nous accompagner en Égypte. Nous arrivâmes au Nyanza, et nous vîmes Emin, vers la fin d'avril 1888, il y a juste un an. Nous lui remîmes les dépêches du Khédive et de son gouvernement, ainsi que la première fourniture, et nous lui demandâmes si nous aurions le plaisir de l'accompagner à Zanzibar. Il répondit que sa décision dépendrait de son personnel.

Ce fut notre premier échec. Au lieu de trouver de nombreux individus trop heureux de quitter le pays, on pouvait se demander si, en dehors de quelques rares employés, quelqu'un profiterait de l'occasion. Avec le major Barttelot si loin en arrière, nous ne pouvions attendre la réponse sur le Nyanza. Comme la chose pouvait demander des mois, il valait mieux aller à la recherche et au secours de la seconde colonne. Jusqu'à notre retour, pensions-nous, ceux qui désirent retourner en Égypte gagneront l'impatience du départ. Laissant donc à M. Jephson le soin de transmettre notre message aux troupes du Pacha, nous retournâmes à la région des forêts chercher l'arrière-garde, et, neuf mois après, nous étions de nouveau sur les bords du Nyanza. Mais, au lieu de trouver un camp prêt au départ, nous ne voyons personne. Nous apprenons que le Pacha et M. Jephson ont été arrêtés, que la vie d'Emin est menacée par les rebelles ; on nous dit ensuite qu'il court grand risque d'être garrotté sur son lit, et transporté au fond du Makkaraka. On a fait courir le bruit, dans la province, que nous n'étions qu'une bande d'aventuriers et conspirateurs, que les dépêches du Khédive et de Nubar Pacha n'étaient autre chose que des faux perpétrés par d'ignobles chrétiens, portant les noms de Stanley et Casati, avec la complicité de Mohammed Emin Pacha. Si fiers étaient les rebelles de leur facile victoire sur le Pacha et M. Jephson, qu'ils se sont vantés de m'abuser par leurs cajoleries, de piller ensuite l'expédition, après l'avoir dépouillée de tout ce qu'elle apportait, de la chasser au désert pour qu'elle y périt. Il n'y a pas lieu d'insister

sur l'ingratitude de ces gens, sur leur épaisse ignorance et mauvaise nature, mais il s'agit d'avoir ces faits présents à l'esprit pour prendre une résolution bien arrêtée.

Quand nous offrîmes tous nos bons services, nous pensions être accueillis à bras ouverts. On nous reçut avec indifférence, et même nous nous demandions si l'on ne désirait pas notre départ. Mon représentant fut retenu prisonnier, menacé du fusil, largement injurié. Le Pacha fut déposé et gardé en captivité pendant trois mois. On me dit que cette révolte est la troisième dans la province. Dans cette situation, nous avons attendu près d'une année les quelques centaines d'hommes, les enfants et les femmes qui sont enfin venus au camp. Lorsque je fis à Sélim Bey et à ses officiers la promesse que j'attendrais pendant un temps raisonnable, Sélim et ses officiers répétèrent à plusieurs reprises qu'il n'y aurait pas de retard. Déjà le Pacha a fixé la date au 10 avril, ce qui a étendu le délai à 44 jours, qui eussent dû suffire à trois voyages par vapeur, aller et retour. Les nouvelles d'aujourd'hui sont que le Bey est près de venir, mais qu'il n'est pas encore parti de Ouadelai.

En sus de ses propres amis, qu'on dit être loyaux et lui obéir, il amène, dit-on, les 10 officiers rebelles et leur faction de 600 à 700 soldats.

Nous rappelant les trois révoltes que ces mêmes officiers ont inspirées, leurs mauvais vouloirs hautement déclarés, leurs menées et complots, la conspiration et la trahison déguisées sous les dehors de la jovialité, nous avons bien droit à demander quelle intention les anime et pourquoi, après avoir été obstinément rebelles à toute autorité constituée, ils sont devenus tout d'un coup les fidèles et obéissants serviteurs du Khédive et de son « grand gouvernement » ! Vous n'ignorez pas qu'en dehors des 51 caisses de munitions par nous livrées au Pacha en mai 1888, les rebelles possèdent 20 de ces caisses appartenant à l'administration provinciale. Nous devons leur attribuer assez d'intelligence pour se douter que cet approvisionnement, distribué entre tant de fusils, se dépenserait en une heure de combat et qu'ils ne pourront espérer en recevoir de nous qu'en faisant montre de soumission et de loyauté apparente. Bien que le Pacha s'épanouisse à chaque lettre passable qu'il reçoit de ces gens, on permettra à des étrangers comme nous de ne pas se fier facilement à des individus contre lesquels ils ont tant de raisons de se mettre en garde. Si nous avions quelque garantie de leur sincérité, nous n'aurions objection à leur livrer tout ce dont ils auraient besoin, avec la permission du Pacha, bien entendu. Mais qui nous dit qu'une fois admis chez nous, à titre de bons amis et soldats loyaux de l'Égypte, ils ne se mutineront pas quelque nuit, ne s'empareront pas de toutes nos munitions, et ne nous ôteront pas ainsi tout moyen de rentrer à Zanzibar ? Cela leur serait assez facile, une fois familiarisés avec les règles du camp. L'esprit plein des révélations extraordinaires que nous a faites M. Jephson sur ce qui s'est passé dans la province depuis qu'a été fermée la route du Nil ; en voyant ici de nos propres yeux le Pacha que, tout dernièrement encore, nous supposions avoir quelques milliers d'hommes sous ses ordres, n'amener derrière lui qu'une suite peu importante ; en nous remémorant « les tricheries et cajoleries » par les-

quelles on pensait nous faire tomber dans le filet, serions-nous sages, je vous le demande, de proroger le délai au delà du jour fixé, à savoir le 10 avril ?

Les officiers répondirent l'un après l'autre par la négative.

« Hé bien, Pacha, dis-je, vous avez votre réponse. Nous nous mettons en marche le 10 avril. »

Alors le Pacha demanda « si nos consciences l'absolvaient d'abandonner ses gens, en supposant qu'ils ne fussent pas arrivés au 10 avril ». Nous répondîmes : « Très certainement ».

27 mars. — Les courriers nous quittent, portant à Ouadelai les dépêches ci-après :

AVIS A SÉLIM BEY ET AUX OFFICIERS REBELLES

Camp de Kavalli, 26 mars 1889.

Salut ! Ayant accordé un laps de temps raisonnable pour que tous individus désireux de quitter ce pays arrivent à notre camp, le chef de l'expédition de secours fait savoir à Sélim Bey et à ses compagnons que ce jour est le trentième depuis qu'ils ont quitté le camp du Nyanza à la fin de querir leurs gens à Ouadelai.

Le « temps raisonnable » expire aujourd'hui.

Néanmoins, sur la représentation du Pacha, qui a sollicité une extension du délai, il est, par la présente, notifié à tous intéressés que l'expédition prolongera son séjour à Kavalli pendant deux semaines encore, à partir du présent jour. En conséquence, l'expédition se mettra en route pour Zanzibar dans la matinée du 10 PROCHAIN MOIS D'AVRIL. Tous individus qui ne seront pas arrivés à la date indiquée s'en prendront à eux-mêmes s'ils ne peuvent nous accompagner.

HENRY-M. STANLEY.

Et cet autre message :

A CHOUKRI AGHA, COMMANDANT LA STATION DE MSOUA.

Au probe et loyal officier Choukri Agha, le chef de l'expédition de secours mande par la présente que, pour lui donner un répit qui lui assure le moyen d'arriver à notre camp, nous attendrons deux semaines encore, à partir d'aujourd'hui. LE 10 AVRIL AU MATIN, il sera procédé au départ, sans qu'il soit enquis pourquoi ou comment tel ou tel n'est pas présent.

C'est par sincère amitié pour Choukri Agha que le chef de l'expédition le prie de prendre ce dernier avis en sérieuse considération et d'agir en conséquence.

HENRY-M. STANLEY.